

et hop !

corinne rondeau

C'est curieux comme on n'y voit plus rien en ce moment. Flash stroboscopique ou profondeur abyssale, l'aveuglement se répand. Excès ou en recherche de stimulations, c'est comme si le blanc et le noir ne pouvaient plus concevoir de gris, équilibre des valeurs, ni de clair-obscur, expression d'une durée dans l'espace. Aveuglement qui n'est pas la nuit obscure de la méditation mais la conséquence d'un assèchement : le temps ne s'écoule plus, ne relie plus. Le temps manque.

Revival de l'art optique et cinétique, *Dynamo* au Grand-Palais, *Rétrospective Julio Le Parc* au Palais de Tokyo, psychotropes en vedette à la Maison Rouge *Sous influences* : on s'arrache son ticket d'entrée, après avoir fait la queue, c'est qu'on en veut comme on veut descendre un toboggan *too schuss*.

Pourtant la question du temps n'est pas absente ou connexe aux œuvres qui s'installent dans ces lieux, mais centrale. Qu'on se tienne devant une œuvre d'Op qui n'aurait justement que des lignes noires et blanches, et voilà qu'en se déplaçant puis en trouvant la distance juste, les lignes deviennent sensation de chute, tel *Fall* de Bridget Riley. Toute chute a sa durée. Et si drogues et autres substances ont été prisées par des artistes, c'est moins par goût de se détruire que par nécessité de changer de réalité, apprendre toute sa vie à se « déconditionner », comme l'écrit Henri Michaux. Et qu'on fasse encore une toute petite expérience avec un somnifère : on comprend, s'enfonçant dans une nuit qui sera peut-être sans rêve, qu'on se tenait dans l'urgence d'un changement et la violence de l'activité qui résiste à la paix.

Du temps, il nous faut du temps. Mais voilà qu'à grands coups rapides de lumière vive on nous laboure le système nerveux central dès l'entrée de *Dynamo*. Oui il y a un truc dans le corps qu'on appelle le cerveau et qui réagit à toute une batterie de *stimuli*. Le cerveau est comme la peau, il est réactif, telle une giflette du rouge là où elle a claqué. On se demande encore pourquoi une exposition d'un siècle de mouvement et de lumière commence à rebours de son histoire : de 2013 à 1913 ? A priori ce n'est pas le fait de faire le chemin à l'envers qui est curieux, c'est plutôt la façon de rendre impossible le rapport historique du temps et de l'espace au mouvement et à la lumière. Par exemple, la lumière « 1913 » n'est pas dépendante de la notion de temps : dès 1905, les artistes discutent de la théorie de la relativité.

Partir de là où on en est : 2013 et vlan ! 4000 m² sous tutelle de catégories impressionnistes ou scientifiques : « champ de vision », « inférences », « nuée », « tactile », « immersion », « espace incertain », ... et une dernière d'un mot tout à fait curieux « pionniers ». Il faut dire qu'arriver à la fin de l'exposition revient à traverser l'Amazonie sans boussole : ravagé d'épuisement, bien qu'on ait vu quelques beaux spécimens. Les pionniers, de vieux messieurs, Duchamp, Pevsner, Gabo, Moholy-Nagy..., se sont définitivement éteints. Faire d'une exposition un casino, où les machines à sous ne cessent de tourner, détruit la plus petite parcelle de sensibilité, avant de devenir complètement fou, si on n'est pas épileptique.

On en vient à regretter les fêtes foraines de notre enfance, où la couleur des pommes d'amour et l'odeur de la barbe-à-papa étaient capables de nous détourner des sons et des lumières des manèges. On en vient aussi à rêver du génie d'une roue de bicyclette sur un tabouret qui n'est pas à regarder – elle n'a rien d'admirable –, pour observer la lumière projetée sur le mur que ses rayons réfléchissent. Faut dire que la lumière c'est ce qui change dans le temps et transforme l'espace. Hop ! Pas d'intention à la manœuvre, passer et lancer la roue fixe : autre image du cerveau, circuit fermé qui spéculé sur le dehors. C'est comme ça que les idées viennent. Pas du tout *Eurêka*, mais Hop ! Et d'ailleurs, en voici une : si tout le monde s'engouffre là où il n'y a plus rien à voir, et que l'exposition est conçue à rebours et sans cadrage historique, est-ce que ce n'est pas aussi une question des temps contemporains ? Me vient tout d'un coup à l'esprit la vision d'un tableau : *La Chute des damnés* de Rubens à la Pinacothèque de Munich. Immense « langue » ondulante vomissant des corps. Flot dans l'image comme le flux des images omniprésentes dont le téléphone portable a concentré toute l'excitation. Culture de l'image en masse, la culture de masse ayant disparu dans le flux. Il ne faut pas arrêter le temps pour faire revenir des corps de la chute, il faut juste ralentir le flux pour nous laisser encore du mouvement : l'enfer aussi peut se visiter, c'est à cela que servent les expositions historiques. *La Chute des damnés* me rappelle *La Ronde du Sabbat* de Louis Boulanger dans l'exposition *L'Ange du Bizarre* du Musée d'Orsay qui nous plonge dans le romantisme noir de Füssli jusqu'aux surréalistes. Encore du noir ! Eh non, le noir devient lave en fusion. Ça grouille de vampires, d'anges sataniques, de fantômes, de sorcières et de chimères, d'orages, de flammes, de forêts prises au vent, de belles endormies, de cauchemars qui passent de tableaux en films, de films en sculptures, de sculptures en photographies : de la pulsion en barre et du bondage fin XIXème ! Mais ça sort d'où tout ça ? De la Bastille. Détruire le mur c'est libérer les puissances invisibles où le noir s'accorde à la révolution et à la liberté. Et les puissances invisibles sont comme la liberté : elles ne sont pas faites pour le cerveau mais pour l'esprit. Faire un peu d'histoire n'a jamais fait de mal à personne, c'est juste ce qui met du relief quand tout est devenu plat !